

Ivan Grbovic, scénariste et réalisateur de *Roméo Onze*

Stéphane Defoy

Volume 30, numéro 2, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66191ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2012). Ivan Grbovic, scénariste et réalisateur de *Roméo Onze*. *Ciné-Bulles*, 30(2), 18–22.



*« J'aimerais que ce film
puisse ajouter quelque
chose à la culture
québécoise. »*

Ivan Grbovic — Photo: Éric Perron

STÉPHANE DEFOY

Ayant d'abord fait ses classes dans l'univers du vidéoclip et de la publicité avec la réputée boîte de production Nu Film, Ivan Grbovic a enchaîné avec deux courts métrages remarquables : **Les Mots** (2008), puis **La Chute** (2009), finaliste au Jutra du meilleur court métrage en 2010. La même année, il amorce le tournage d'un long métrage, **Roméo Onze**. La première mondiale du film a lieu au Festival international du film de Karlovy Vary à l'été 2011 où il obtient une mention spéciale du jury œcuménique. Avant de prendre l'affiche sur les écrans québécois, **Roméo Onze** remporta le Prix Découverte du Festival international du film francophone de Namur ainsi que le Prix Focus remis au meilleur long métrage canadien lors de la dernière édition du Festival du nouveau cinéma (FNC). Cinéphile depuis l'enfance, Grbovic place la notion d'authenticité au cœur de sa démarche cinématographique en évitant la surenchère émotive et les effets de style. Entretien avec un réalisateur qui espère se tailler une place parmi les jeunes cinéastes qui se revendiquent haut et fort de la tradition du cinéma d'auteur.

Ciné-Bulles: Durant la production, votre film avait pour titre « De grandes espérances ». Pourquoi l'en avoir changé?

Ivan Grbovic: Chaque fois que je mentionnais ce titre, les gens faisaient le lien avec le livre de Charles Dickens, *Great Expectations*. Je ne voulais pas qu'on pense que mon film était une énième adaptation du roman de Dickens. C'est alors que le pseudonyme qu'emprunte Rami, le personnage central, lorsqu'il clavarde sur Internet m'est apparu comme un titre intéressant.

Est-ce que ce pseudonyme a une signification à vos yeux?

Lorsqu'il échange avec une inconnue par le biais d'Internet, Rami devient une sorte de Roméo à la recherche d'une conquête amoureuse, à la recherche de sa Juliette. Je lui ai donné le chiffre onze, parce qu'évidemment, il n'est pas le premier à s'enregistrer sous le pseudonyme de Roméo.

Vous ancrez votre intrigue au sein d'une famille libanaise installée depuis longtemps au Québec. Cet élément était-il déjà présent à l'écriture du scénario?

Mon passé et mon parcours, ainsi que ceux de ma coscénariste, Sara Mishara qui assure également la direction photo de **Roméo Onze**, sont ancrés dans une famille immigrante, il était donc normal de traiter cela dans mon premier long métrage. Mais je ne voulais pas en faire un récit autobiographique. J'ai effectué un travail de recherche sur la communauté libanaise dont l'histoire, les valeurs et la culture sont riches et inspirantes. En fait, je me suis donné comme défi de faire un film sur une famille immigrante sans aborder les sempiternels sujets de l'immigration, du racisme, de la guerre et de la religion.

Par contre, une attention est portée aux différences générationnelles entre les parents nés au Liban et leurs enfants qui ont grandi au Québec.

Évidemment, ce fossé générationnel est plus apparent au sein d'une famille immigrante. Les jeunes s'associent plus facilement aux valeurs de la société d'accueil. Toutefois, il y a une forme de mixité

culturelle qui se matérialise lorsque les protagonistes du film échangent entre eux. Ainsi, lors d'un souper par exemple, on passe aisément du français à l'arabe pour revenir au français avec, ici et là, quelques expressions en anglais.

J'ai effectué un travail de recherche sur la communauté libanaise dont l'histoire, les valeurs et la culture sont riches et inspirantes. En fait, je me suis donné comme défi de faire un film sur une famille immigrante sans aborder les sempiternels sujets de l'immigration, du racisme, de la guerre et de la religion.

Pourquoi avez-vous choisi un jeune Libanais souffrant de paralysie cérébrale comme personnage central?

Je souhaitais au départ que le spectateur se sente loin de cet individu, qu'il ne s'identifie pas d'emblée au personnage. Mais au fur et à mesure que Rami se dévoile, le spectateur peut s'identifier à plusieurs de ses traits de caractère comme la naïveté, la timidité ou le manque de confiance en soi. De plus, tout le monde a été, à un moment ou à un autre, victime de rejet; il a alors fallu lutter contre l'intolérance des autres. Finalement, ce personnage apprend de ses erreurs, il évolue malgré tout. Son cheminement est parsemé d'embûches, mais il en retire quelque chose en matière d'apprentissage.

Était-il pour vous essentiel de recourir à un comédien non professionnel?

Au moment de l'écriture du scénario, je ne pensais pas du tout au *casting*. J'avais le désir de mettre sur papier ce projet et d'aborder tout le reste dans une seconde étape. J'ignorais dans quel genre de galère j'embarquais. La recherche de comédiens a été difficile. J'étais prêt à offrir le rôle à un comédien professionnel, mais j'ai vite réalisé que ce ne serait pas possible, car je ne voulais pas que la performance de l'acteur se fasse au détriment de l'authenticité du

personnage. On a commencé par un *casting* sauvage, mais les résultats ont été décevants, peut-être parce que le personnage était déjà très typé. On a rencontré 14 personnes et lorsque Ali Ammar s'est présenté, on a tout de suite su que ce serait lui. Sa personnalité reflétait parfaitement le personnage du film.

Qu'en a-t-il été des autres personnages?

Mis à part le rôle du père qui est campé par Joseph Bou Nassar, un comédien très populaire au Liban, les autres personnages sont aussi incarnés par des non-professionnels. D'ailleurs, la présence de Joseph sur le plateau donnait de la crédibilité au projet, car toute la distribution connaissait son travail. Ça légitimait en quelque sorte le projet auprès des autres comédiens.

Avez-vous aimé l'expérience de diriger des acteurs non professionnels?

C'était formateur, mais exigeant. La direction d'acteurs a drainé beaucoup d'énergie. Aussi pour mon prochain film, j'aimerais travailler avec des comédiens professionnels afin de pouvoir m'attarder à d'autres facettes de la réalisation.

Votre film aborde plusieurs thèmes, dont le déni de la réalité. Rami s'invente un monde qui lui permet de rester en lien avec l'inconnue rencontrée sur Internet. Par ailleurs, son père nie en quelque sorte le handicap de son fils et tente de lui imposer une profession qui lui assurera un certain confort monétaire.

Il est clair que Rami se questionne et essaye de tracer les contours de sa personnalité. Sa quête identitaire passe par le refus de savoir qui il est réellement. Tout au long du récit, il est en processus d'acceptation. Mais pour y arriver, il a besoin d'amour, à tout le moins de valorisation de la part de ses proches. Ce soutien, il ne le trouve pas chez son père qui, comme tous les parents qui veulent que leurs enfants réussissent, projette ses ambitions sur son fils. Il parvient même à oublier que Rami souffre d'un handicap qui affecte sa motricité. Tout comme son fils, il est dans la négation.

Rami semble être à une étape importante de sa vie où il doit apprendre à voler de ses propres ailes.

Tout à fait et ses premiers pas à l'extérieur du cocon familial sont difficiles, voire douloureux. Il est plutôt naïf. La protection de ses parents a fait de lui un individu ni très futé ni dégourdi. Rami me fait penser à certains jeunes que je connais. Ils s'imaginent effacer la réalité en passant leurs temps libres sur Internet à se créer des personnages virtuels qui ne correspondent pas à qui ils sont.

Lorsqu'il décide de rencontrer la jeune fille qu'il a connue par Internet, que se passe-t-il dans la tête de Rami?

Comme nombre de jeunes gens qui n'ont pas encore vécu d'expériences relationnelles en dehors de la famille, il ne conçoit pas les conséquences de ses mensonges. C'est la pensée magique, il est convaincu que ça va fonctionner malgré tout. J'ai mis dans ce passage et dans quelques autres, une musique de harpe évoquant les contes de fées. Par moments, Rami a l'impression qu'il lui pousse des ailes, mais la réalité finit par le rattraper.

La sortie de Roméo Onze coïncide avec celle de plusieurs films de réalisateurs de votre génération, comme Marécages de Guy Édoin, Le Vendeur de Sébastien Pilote et Nuit #1 d'Anne Émond. Tous ces premiers longs métrages présentent des similarités. D'abord, un besoin de sincérité doublé d'une esthétique dépouillée et minimaliste. Aussi, la structure narrative semble prendre l'ascendant sur l'esthétique et les longs plans-séquences, sur les prouesses techniques. Peut-on parler d'une tendance?

Sans parler d'une tendance, je crois que nous sommes moins préoccupés par les considérations esthétiques que ne l'étaient d'autres générations. On peut dégager certaines similitudes de tous ces premiers films certes, mais les thèmes abordés sont très différents les uns des autres. Mon but premier est de tenter de faire des films objectifs, empreints d'honnêteté et d'offrir en même temps aux spectateurs des sentiments magiques. D'ailleurs, c'est la première fois que j'utilise de la musique dans un de mes films. J'essaye de m'éloigner graduellement du côté cru et hyperréaliste qui dominait mes courts. Je crois en fait que la seule tendance qu'on puisse dégager de ces films, c'est qu'ils s'inscrivent tous dans le sillon des courts métrages réalisés par chacun des réalisateurs.



Rami alias Roméo Onze (Ali Ammar)

Y a-t-il des parallèles à établir entre la réalisation de vos vidéoclips et celle de vos fictions?

D'une part, j'adore l'image commerciale. La réalisation de vidéoclips m'a permis de mettre en pratique ce que j'avais appris au cours de ma formation en direction de la photographie, tout en expérimentant des trucs que je ne pouvais pas essayer dans mes films. En fiction, il faut accepter de se placer en état de vulnérabilité. Il est préférable de s'entourer d'une équipe de confiance alors qu'en clips, la réalisation est plus directive. En fait, lorsqu'on réalise un film, on a le luxe de pouvoir douter.

*Vous évoquez l'importance de bien s'entourer. Votre conjointe, Sara Mishara, assure la direction photo de **Roméo Onze**. Elle a également coécrit le scénario avec vous. Comment s'est déroulée cette collaboration?*

Sara et moi, on se connaît depuis longtemps. On a étudié ensemble. Il était clair d'entrée de jeu que **Roméo Onze** serait un film à petit budget. Aussi, j'avais le désir de faire des films avec une économie de dialogues, axés sur la matière visuelle et je désirais rapprocher la photographie du film et le scénario. J'ai donc rédigé un premier jet que j'ai fait lire à Sara qui l'a moyennement aimé. Par exemple, un revolver apparaissait dans le film et elle souhaitait à tout prix que j'enlève cet élément. (rires) Elle a alors décidé de se mettre au travail et le processus d'écriture à quatre mains a débuté tout naturellement.

***Roméo Onze** a obtenu du succès dans les festivals internationaux (Karlovy Vary, Namur, etc.) Lorsque vous accompagnez votre film, vous sentez-vous comme un ambassadeur du cinéma québécois?*



Ivan Grbovic et Ali Ammar lors du tournage de **Roméo Onze**

Absolument! Lorsque je vais dans d'autres pays, je constate qu'on s'intéresse au Québec. Je crois que le fait d'investir dans la culture, plus précisément en cinéma, suscite cet intérêt à l'étranger. Peu de pays de taille comparable peuvent se targuer d'investir en une seule année dans cinq premiers longs métrages. Et pour moi, ce n'est pas rien.

Nous sommes à la mi-janvier. Votre film sortira sur les écrans dans six semaines. Quelles sont vos attentes?

J'aimerais que ce film puisse ajouter quelque chose à la culture québécoise. J'espère aussi qu'il fera un certain nombre d'entrées, tout en sachant bien que ce ne sera pas un grand succès au box-office. Il faut juste que le long métrage puisse rencontrer son public.

Qu'est-ce que vous entendez par « ajouter quelque chose à la culture québécoise »?

Il ne faut pas se leurrer, lorsqu'on réalise un film d'auteur, on ne vise pas la rentabilité. C'est pourquoi je souhaiterais que le film ajoute sa pierre au dialogue et à la réflexion sur des thèmes et des préoccupations qui touchent le Québec actuel. ▀

Fausse identité

STÉPHANE DEFOY

Un jeune homme erre au centre-ville de Montréal. Il flâne dans les boutiques, fait une sieste dans un café Internet et traîne dans les centres commerciaux. De retour à la maison, son père s'informe de sa journée à l'école. Le fils lui répond que c'était comme d'habitude. C'est ainsi que le spectateur s'immisce dans le quotidien de Rami, un jeune Libanais qui peine à s'émanciper du cocon familial. Faisant l'école buissonnière le jour, il passe ensuite ses soirées dans sa chambre à clavarder sur Internet où il entretient une correspondance avec une dénommée Malaury26. Pour l'épater, Rami s'invente une carrière de businessman à succès qui se déplace de par le monde.

Le premier long métrage d'Ivan Grbovic plonge le spectateur au sein d'une famille libanaise maronite installée au Québec depuis plus d'une décennie. Le réalisateur s'attarde à montrer l'hypocrisie et le mensonge qui marquent chaque jour davantage les rapports entre ce jeune homme atteint d'une légère paralysie cérébrale et ses parents. Les tensions entre ce père autoritaire et son fils handicapé, craintif et anxieux forment le cœur de cette intrigue qui oppose les valeurs traditionnelles familiales (avoir une bonne éducation, trouver un bon travail et se marier à un jeune âge) et l'affirmation du jeune homme dans sa différence. Ce désir de distinction se traduit chez Rami par la création, sur Internet, d'une personnalité alternative marquée par le succès et par la réussite. La double personnalité du protagoniste est bellement exposée par le réalisateur durant la première partie du film qui se termine avec la rencontre de la fameuse Malaury26. Ce souper dans un hôtel chic de la métropole est habilement mis en scène et permet d'installer une montée dramatique qui se conclut de façon inattendue. Cette séquence, construite avec ingéniosité, bouleversera complètement la suite des événements. C'est l'heure de vérité pour Rami qui devra alors affronter les conséquences de son imposture. Le moment de confrontation avec le père, incrédule, est particulièrement prenant, tandis que son aventure virtuelle avec Malaury26 se termine

de manière abrupte et cruelle. C'est pourquoi l'épilogue du film laisse perplexe tant sa conclusion rompt avec le ton de l'ensemble. Malgré certaines scènes qui s'étirent en longueur, **Roméo Onze** ne perd jamais de son intérêt, encore moins de son authenticité.

Fidèle à la démarche qu'il a initiée dans ses courts métrages, Grbovic façonne un cinéma qui fait volontairement un usage parcimonieux des dialogues et de la musique. Fondant ses assises sur un traitement narratif rigoureux inspiré du documentaire, il témoigne d'un sens aigu de l'observation qui laisse jaillir l'émotion par touches. S'il faut saluer la prestation d'Ali Ammar (Rami) dans un rôle qu'on devine proche de sa réalité, force est d'admettre que Joseph Bou Nassar (**West Beirut**) impressionne dans son interprétation d'un père rigide en perte de repères et de contrôle. Un rôle ingrat auquel il insuffle une certaine humanité. Composé de longs plans-séquences, **Roméo Onze** traite avec justesse du besoin de s'évader lorsque les pressions sociale et parentale étouffent toute possibilité de liberté. De plus, le film rappelle à juste titre que peu importe les subterfuges auxquels on a recours, la réalité finit toujours par nous rattraper. ▀



Québec / 2011 / 100 min

RÉAL. Ivan Grbovic **SCÉN.** Ivan Grabovic et Sara Mishara **IMAGE** Sara Mishara **SON** Marcel Chouinard et Louis Collin **MONT.** Hubert Hayaud **PROD.** Paul Barbeau **INT.** Ali Ammar, Joseph Bou Nassar, Sanda Bourenane **DIST.** Métropole Films